VILLES 1ère D.F.L & VILLAGES LIBRES Franche - Alsace Comté Alpes Authion 70eme Anniversaire 1944-45 2014-2015

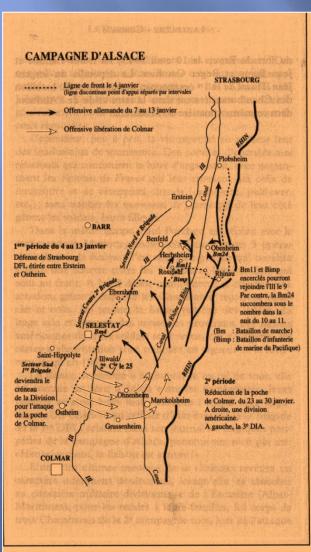
23 Janvier – 1^{er} Février 1945 – La Bataille pour Colmar

Les Fusiliers Marins, le B.M 21 et la 2^e D.B. à l'assaut de Marckolsheim - Le B.M. 5 à Gerstheim

La prise simultanée de Grussenheim et de Jebsheim a marqué le point culminant de la bataille pour Colmar et ouvert une brèche dans le dispositif allemand. Il ne reste plus au 2ème Corps d'Armée qu'à réduire la partie Nord de la poche de Colmar entre III et Rhin, de Krafft à Marckolsheim. Le général Monsabert décide de la faire attaquer sans plus attendre, à la fois en partant du Nord et de l'Ouest par la 2ème D.B., et du Sud vers le Nord par la 1ère D.F.L. Dans la nuit du 31 janvier les blindés de Sarazac et le B.M. 21, qui ont réussi à s'établir dans Elsenheim, reçoivent l'ordre d'attaquer Marckolsheim. Mais il faut d'abord exploiter une reconnaissance des Fusiliers Marins opérée dans la journée au pont de Marckolsheim sur le canal du Rhône au Rhin et de s'en emparer avant que les Allemands ne le détruisent... Avec l'appui des Fusiliers Marins, l'opération réussit : les blindés de la 2ème D.B. et les fantassins du B.M. 21 franchissent alors le canal et se jettent littéralement sur Marckolsheim...



Général GARBAY Commandant la 1^{ère} D.F.L.



Carte du général de gendarmerie nationale, Jean Artières, ancien chef de section 2º Cie du BM 4 de la 1º DFL (Chambaran)



Au soir du 1^{er} février, la 1^{ère} D.F.L a atteint le RHIN sur tout son front. Sa mission est remplie.

Ses pertes depuis le 23 janvier s'élèvent à près de 1.700 hommes (196 tués, 879 blessés, 74 disparus, 550 pieds gelés) qui, ajoutées au déficit existant à la veille de l'offensive, portent à plus de 5000 hommes les vides creusés dans ses rangs.

C'est donc une Division saignée à blanc, à bout de forces, dont les régiments d'infanterie n'atteignent pas 40 % de leur effectif et dont les compagnies de voltigeurs sont réduites à 30 ou 40 hommes qui sera parvenue, dans les conditions matérielles et atmosphériques les plus défavorables, à franchir tous les obstacles naturels, à surmonter toutes les embûches du froid, de la neige et de l'eau et à vaincre un ennemi solidement organisé, contreattaquant sans cesse avec énergie et efficacité et se faisant tuer sur place plutôt que de reculer.



COURIR VERS LE RHIN

par Roger BARBEROT 1^{er} R.F.M.



« Les opérations reprennent fin janvier. Mais il ne s'agit plus maintenant de bloquer une offensive allemande mais de reprendre notre marche au Rhin et de libérer le reste de l'Alsace.

Nous avons été transférés plus au Sud, dans le secteur de COLMAR.

Comme dans la bagarre précédente, les chars ont été mis en réserve dans la phase initiale. Mais le froid est toujours aussi impitoyable. Les unités d'infanterie qui passent leurs jours et leurs nuits dehors par -25° n'arrivent pas à percer et voient fondre de jour en jour leurs effectifs, se réduisant à quelques dizaines d'hommes valides. Dans un secteur tenu par une compagnie de Légion Etrangère, un char allemand qui s'est branché sur la longueur d'ondes des postes de la compagnie, lui envoie gracieusement des conseils ou fredonne la Marseillaise.

Personne ne nous a rien demandé et c'est nous qui proposons à la Division d'essayer de passer avec les chars là où l'infanterie est arrêtée. Ce qui reste d'une compagnie accompagnera les chars.

L'ordre du jour de la Division mentionne, ce jour-là, que tout est arrêté et que l'on attend les résultats de cette initiative.

Là encore, comme à HERBSHEIM, nous examinons avec soin le terrain et l'on discute ferme sur ce que l'on peut risquer ou non. Les chars auront à franchir un bas-fond puis longeront sur toute sa longueur la lisière d'un bois où se terrent les Allemands. Tout dépend du terrain. Le sol est uniformément blanc. Mais que cache la neige ? Un terrain solide, un marécage ? Finalement les chars passent, longent la lisière du bois où s'étaient établies les défenses allemandes. Mais l'infanterie a de la peine à suivre et VASSEUR rentre triomphant, mais avec peu de prisonniers.

Nous décidons de recommencer le lendemain mais en nous y prenant autrement sinon nous risquons d'être attendus par des *Panzerfaust* et des chars. VASSEUR va donc passer non pas à la lisière mais au milieu du bois.

Le temps s'est éclairci. Un Piper de l'artillerie est en l'air en liaison avec les chars et avec moi.

VASSEUR m'annonce bientôt qu'il progresse avec beaucoup de difficultés dans les taillis, mais qu'il n'a rencontré personne.



Piper-cub ayant capoté à Niedernai - Coll. Pierre Simonet



Piper à Romagny, hiver 1945 - Coll. Pierre Simonet

Je questionne le pilote du Piper sur l'emplacement des chars allemands qui avaient été signalés les jours précédents. Il n'en voit pas trace.

Tout en restant en liaison avec VASSEUR, je vais au P.C. du groupement SARAZAC de la 2ème D.B. où tout le monde commence à s'agiter.

« Nous démarrons », me dit SARAZAC.

Un combat-command a commencé à avancer. VASSEUR est arrivé à l'extrémité du bois sans rencontrer personne.

- « Qu'est-ce que je fais maintenant ? » demande-t-il.
- « Foncez vers le Rhin à toute allure. Le Piper ne voit rien devant vous. Les Fritz ont dû décrocher dans la nuit ».

Maurice SARAZAC (1908-1974)



Fils d'instituteur, Maurice Sarazac est né le 17 décembre 1908 à Liorac en Dordogne.

En 1930, il entre à Saint-Cyr (promotion "Joffre") et, à la sortie de l'Ecole, deux ans plus tard, choisit l'Infanterie coloniale. Désigné pour l'AOF, il devient méhariste. En 1938, après un court séjour en France, il est affecté au Tchad où il prend successivement le commandement des groupes nomades du Kanem et du Tibesti.

En patrouille dans le Fezzan, le capitaine Sarazac apprend avec stupeur l'armistice de juin 1940. Le 26 août, au moment du ralliement du Tchad, il rejoint la France libre et c'est à lui et à ses méharistes que le colonel Leclerc confie la charge de surveiller les mouvements de l'adversaire. Il commande, au sein de la colonne Leclerc, le Groupe nomade du Tibesti (GNT) et mène un raid sur le poste italien de Tedjéré en Libye (au nord ouest du Tchad) du 23 décembre 1940 au 15 janvier 1941.

A la tête du GNT, il participe à la 1ère campagne du Fezzan (février - mars 1942) et reçoit une première citation à l'ordre de la Division pour avoir parcouru près de 2 000 kilomètres avec ses hommes. Lors de la seconde campagne du Fezzan (décembre 1942 - janvier 1943), il est à nouveau cité pour être parvenu à faire rapidement capituler la position fortifiée de Gatroum et pour s'être saisi d'un nombre important de prisonniers et de plusieurs canons. Toujours avec son Groupe, il est engagé dans la campagne de Tunisie avec la Force L.

En 1943, à Sabratha en Tripolitaine, au moment où se constitue la 2e DB, il est décoré de la Croix de la Libération par le général de Gaulle. Ayant pris le commandement de la 10e Compagnie du Régiment de Marche du Tchad (RMT), il fait de cette unité, au Maroc puis en Angleterre, une des plus efficaces de la 2e DB.

En août 1944, il débarque en Normandie avec ses hommes et se distingue, le 13, à Argentan où il entre après avoir, au cours des combats de rue, tué plusieurs dizaines d'Allemands et infligé des pertes sérieuses à l'ennemi en véhicules lourds. Il est cité à l'ordre de l'Armée. Après la libération de Paris, où son half-track de commandement franchit le premier la porte d'Italie le 25 août, il prend une part active à la campagne des Vosges. A Andelot, le 12 septembre, il capture lui-même le colonel commandant la garnison et son Etat-major. Fin octobre 1944, il occupe et tient le village de Montigny en Meurthe-et-Moselle pendant plusieurs jours malgré les nombreuses réactions de l'ennemi. Promu chef de bataillon, il prend le commandement d'un sous-groupement tactique avec lequel il parvient à Marckolsheim dans le Bas-Rhin le 31 janvier 1945 au cours de la manœuvre qui coupe l'Alsace en deux. Il termine la guerre à Berchtesgaden. (...)

Nommé général de division, il se retire dans les Pyrénées-Atlantiques, à Serres-Castet. Maurice Sarazac est décédé le 28 octobre 1974 à Serres-Castet où il est inhumé.

- Commandeur de la Légion d'Honneur
- Compagnon de la Libération décret du 23 mai 1942 Source et crédit photo : Ordre de la Libération

Je fais un saut à l'Etat-major avancé de la Division où l'atmosphère est morose et résignée. On m'y confirme que l'infanterie est épuisée et que le général GARBAY a demandé la relève urgente de la Division. Il me faut quelques instants, avec les nouvelles du peloton de VASSEUR qui avance sans rien trouver devant lui, pour que l'Etat-major se rende compte que les Allemands ont décroché et qu'il ne s'agit pas de relève mais de courir jusqu'au Rhin.

Je harcèle VASSEUR pour qu'il arrive en tête de cette course, avant les éléments de la 2^{ème} D.B. qui se sont mis en route.

Les marins sont bien en tête. Non seulement VASSEUR mais les autres escadrons.

LECLERC est venu sur place suivre le déroulement des opérations. Il glisse un regard en biais plutôt froid sur mon bonnet de fourrure timbré du double hippocampe en argent mais ne fait aucun commentaire.

GUILLEBON me fait en revanche quelques remarques un peu sèches pour m'être aventuré dans le Sud sans attendre le soutien, prévu, de l'infanterie d'une division U.S.

Le soir les divisions bordent le Rhin. Il n'y a plus un pouce d'Alsace occupée.

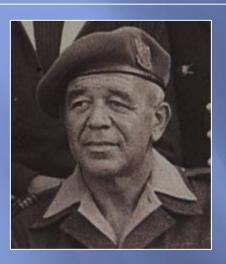
Tout ne s'est pas passé si facilement que l'histoire peut le laisser croire. Une nouvelle citation à l'ordre de l'Armée pour l'escadron de chars légers indique que le 30 janvier, à l'issue de la campagne d'Alsace, ayant eu trois officiers tués, sept hors de combat, perdu quarante pour cent de son effectif et n'ayant plus que cinq chars valides, l'Escadron a pris, par la marche sur OHNENHEIM, l'initiative qui mène la Division jusqu'au Rhin.

J'aurais préféré que tout se passe sans casse. Mais comment ? Nous sommes en avant-garde et dans tous les coups durs depuis fin septembre. Et sans jamais pouvoir être relevés puisque nous sommes la seule unité blindée de la Division ».

Roger BARBEROT

LE PONT DE MARCKOLSHEIM A L'ABORDAGE par Constant COLMAY 1^{er} Régiment de Fusiliers Marins





« Le silence un peu oppressant qui règne dans la pièce est brusquement rompu par des éclats de voix et le Commandant SARAZAC qui commande un sousgroupement du «Combat command» Vézinet fait une entrée qui fait se dresser les endormis. (J'ai fait sa connaissance les jours derniers au carrefour 117.)

Il tempête parce que nous n'avons pas su, paraît-il, nous emparer de MARCKOLSHEIM et l'honneur des marins en prend un rude coup... des propos aigresdoux s'échangent puis nous nous expliquons plus calmement.

Et après m'avoir rappelé l'importance qu'il y a pour nous à s'emparer cette nuit du passage de MARCKOLSHEIM, SARAZAC, calmé, disparaît à la recherche des fantassins. Mes officiers sont tous là et je monte rapidement l'opération après m'être mis en communication avec le R.C.T. qui me confirme que je travaille au profit de la 2ème D.B.

Dans une telle opération de nuit les problèmes tactiques sont réduits à leur plus simple expression et je suis d'avis de tenter le coup au culot. J'ai toujours la hantise de voir sauter le pont au dernier moment.

L'ennemi est maintenant sur ses gardes, il faudra donc faire vite, aussi pas de progression à pied... le bruit des véhicules se confondra peut-être avec la canonnade allemande... en risquant quelques types décidés on peut espérer passer de l'autre côté avant que les Allemands n'aient réalisé.



Alsace, novembre 1944

De gauche à droite : Aspirant Maxime DURAND , chef
de patrouille, 1^{er} Peloton, C.C.CP de MORSIER,
Commandant du 1^{er} R.F.M. et O.E. Constant COLMAY

C'est sur cette base que je donne mes ordres :

- « CHATEL, faites préparer les «scout-cars» nécessaires au transport des biffins qui vont arriver; ils colleront au plus près des véhicules de DURAND qui devra foncer jusqu'à l'entrée du pont où il débarquera une douzaine de fusiliers marins, choisis et emmenés par LEGAGNEUX qui aura mission de frayer un passage à nos voitures pendant que l'infanterie descendue sur la berge s'occupera des tireurs de Panzerfaust et des tireurs d'élite embusqués dans les maisons. De plus, je vais demander l'appui de nos camarades du 8ème chasseurs qui avec leurs T.D. prendront à partie blockhaus et retranchements.
- DURAND, fais l'impossible pour enlever ça... ne t'occupe pas des fantassins, ce sera le boulot de CHATEL qui devra coordonner leur action avec la tienne et qui me tiendra au courant par radio... si nécessaire, j'arriverai avec le restant de l'Escadron, partez le plus rapidement possible et priez le Bon Dieu que le pont ne vous saute pas à la gueule ».

Je convoque ensuite le Second Maître fusilier LEGAGNEUX, un rescapé de 40 qui a participé à tous les combats... mon meilleur baroudeur, d'une bravoure inégalable et reconnu par tous.



Spécialiste des coups de main, ses connaissances et son sens du terrain lui ont toujours permis de se tirer des pires aventures ; il abomine les boches pour qui il est sans pitié.

« MARIUS, un coup dur qui te plaira... Tu as un pont à prendre à l'abordage... Choisis une douzaine d'hommes dans le deuxième peloton... Tu embarqueras dans le half-track de TRIPODI qui sera en pointe... Va te mettre aux ordres de M. DURAND... Au revoir ».

Je lui serre la main en pensant que c'est peut-être pour la dernière fois car il ne reculera pas et il sait qu'il a souvent risqué sa peau pour des objectifs de moindre importance.

Je rends compte au Pacha puis je sors pour activer si nécessaire les préparatifs. Le village s'est animé. DURAND et CHATEL expliquent la mission aux marins qui prennent place dans les véhicules... les bandes de mitrailleuses sont déjà engagées... les moteurs ronflent... c'est le branlebas de combat habituel et tout s'exécute avec rapidité et précision sinon sans quelques jurons.

Les fantassins du B.M. 21, qui arrivent et s'empilent dans les « scout-cars », témoignent leur satisfaction en apprenant que lorsqu'ils seront débarqués à proximité du pont leur progression sera couverte par le feu des trois ou quatre mitrailleuses de chaque véhicule. L'aspirant qui les commande se fait « briefer » par CHATEL.

Le half-track de TRIPODI vient se mettre en tête du convoi, c'est lui qui doit débarquer l'équipe LEGAGNEUX aux abords immédiats de l'objectif, le couvrir de son feu puis passer son engin de l'autre côté en suivant la progression des marins.

C'est l'action conjuguée de ces deux seconds maîtres qui sera prépondérante pour le succès de l'opération. J'estime qu'il y a cinq chances sur dix pour que le pont saute au moment où ils s'engageront dessus en admettant même que les boches les laissent arriver jusque-là.

Mais le jeu en vaut la chandelle et je fais confiance en l'esprit de décision (et à la chance) de ces deux officiers mariniers dont les qualités particulières se complètent...

Des ombres mouvantes et des bruits de chenilles attirent mon attention, je m'approche pour constater que ce sont les chars de SARAZAC qui débouchent doucement, je reconnais parmi eux des T.D. du R.B.F.M. (*).

Cette nuit, pour la première fois, les marins de LECLERC vont coopérer avec ceux de la 1ère D.F.L. pour la conquête d'un même objectif. Je fais signe à l'élément de tête de ne plus avancer et un jeune officier qui en descend me dit qu'ils fonceront sur MARCKOLSHEIM aussitôt que nous nous serons rendus maîtres du pont. Cet officier manifeste son impatience de telle façon qu'il me vient à l'esprit que mon unité - en général - et moi en particulier, n'auront guère la cote auprès de tous ces gars-là si l'opération échoue.

PALAVAS (**) m'annonce que tout est O.K. et il démarre suivi des biffins de CHATEL qui a pris la forteresse (***) de JESTIN en couverture du convoi. A 100 mètres derrière vient le peloton de T.D. du Lieutenant AYOUN du 8ème chasseur. Je saute dans ma Jeep et je les accompagne jusqu'à la sortie du patelin, puis le dernier engin disparu dans la nuit, je rentre rapidement à mon P.C. pour suivre les événements à la radio.

Dans le village les Enseignes de vaisseau DIEUDONNE et BURES rassemblent le restant de l'Escadron et se tiennent prêts à intervenir.

Suivons CHATEL et DURAND dans l'exécution de leur mission.

Le convoi progresse lentement, la neige étouffe un peu les bruits des chenilles et des moteurs, l'artillerie allemande en position de l'autre côté du Rhin tire sporadiquement et pour une fois les marins bénissent ce tir qui camoufle leur avance.

^{*} Tanks destroyers du régiment blindé de fusiliers marins de la 2ème D.B.

^{**} Indicatif radio du peloton Durand.

^{***} Half-track avec tourelle armée de deux 12,7 et deux 7,62.

Les hommes sont silencieux et inquiets, ils accomplissent là un travail qui ne leur est pas habituel, « ce n'est pas une mission de reconnaissance » ronchonne un chef de voiture qui se souvient des leçons reçues à Bou-Ficha (pourtant le général BROSSET nous employait à toutes les sauces), mais leur état d'esprit se comprend, ils sont las et cette grande plaine uniformément blanche les affole un peu.

LEGAGNEUX se trouve tout à coup nez à nez avec un boche qui l'ajuste au revolver ; tous deux tirent ensemble et tous deux s'écroulent : l'Allemand est haché par la rafale de mitraillette tandis que MARIUS qu'on emporte dit à DURAND qu'il a une balle en pleine poitrine (*).

TRIPODI qui sans même attendre que le pont soit reconnu, y a déjà engagé son half-track, prend le commandement et dirige aussitôt son effort vers le blockhaus dont le feu ne permet plus la progression des véhicules pendant que son équipage balance sans arrêt des grenades sur les boches qui grouillent en dessous en bordure de la berge.

« Attention, hurle soudain LACROIX, ils mettent un canon en batterie dans le jardin à droite du pont ».

SLAMBROUCK qui a entendu y dirige aussitôt le feu de sa mitrailleuse bientôt imité par FLANDIN, BORDEL et DEPERT. Autour du canon de 75 (qui tout à l'heure sera capturé intact) des boches s'écroulent et d'autres s'enfuient.

CHATEL, qui a fait mettre pied à terre à son infanterie dès les premiers coups de feu, est durement engagé et une section qui s'est aventurée dans un champ de mines subit des pertes assez sévères.

DURAND, qui fait avancer son véhicule à la suite de celui de TRIPODI, vient avec sa 12,7 de mettre le feu dans le grenier d'une maison ; elle va flamber toute la nuit éclairant le passage. Comme il a peur de voir le pont sauter, il hurle à la radio d'accélérer en tête...

Mais ce n'est pas commode et TRIPODI - suivi de ISTRE, THOME, KLEIN, CHAIX et Cie - bagarre dur avec son blockhaus et réussit enfin à y glisser une grenade au phosphore ce qui en fait sortir les occupants qui engagent le combat soutenus par un groupe qui arrive en courant.

ISTRE tombe, un Sapeur est tué et l'autre blessé après avoir terminé la reconnaissance du pont... mais bien appuyé par le tir de ses mitrailleuses, TRIPODI progresse toujours et se débarrasse des quelques boches survivants du blockhaus.

Il y a trop de silence et il leur semble que des milliers d'yeux invisibles, les guettent et ils en viennent à souhaiter le feu ennemi car ils savent qu'alors ils seront débarrassés de cette peur obscure qui fait taper le cœur dans la poitrine et trembler les doigts qui étreignent l'arme individuelle ou la poignée de la mitrailleuse. Que le feu se déclenche, que le boche se montre et alors le combattant de Libye et d'Italie retrouvera aussitôt toute sa lucidité de baroudeur aguerri.

En tête on s'affaire dans le Half-Track de TRIPODI que BERGOT pilote le plus silencieusement possible. LEGAGNEUX donne ses dernières instructions à son équipe d'assaut, sur chaque aile deux hommes sont prêts à bondir, d'autres s'accrochent sur les marchepieds pour dégager le champ de tir des mitrailleuses, ils sont tous armés de la mitraillette Thomson et tout autour de leur ceinturon des grenades sont accrochées.



Au centre, LEGAGNEUX Fonds Henri Fercocq

Les mitrailleuses du véhicule sont pointées et l'équipage a disposé des caisses de grenades sur les banquettes.

^{*} En réalité, la balle ricocha sur une poignée de médailles qu'il portait suspendues au cou, et lui occasionna un énorme bleu. Un an plus tard, et presque jour pour jour, il sera tué net d'une balle en pleine poitrine, à Tan-Huyen (Cochinchine).

DURAND qui suit à 10 mètres braque ses jumelles sur le pont pendant que CHATEL assis sur le capot du « scout-car » suivant se tient prêt à entraîner sa piétaille.

« Attention, chuchote PALAVAS à la radio, je vois le pont... » et tout à coup c'est l'alerte ... c'est la délivrance... deux coups de feu claquent... un bruit de galopade... des appels en allemand.

« En avant, crie TRIPODI à son chauffeur au moment où celui-ci écrasant son accélérateur fait franchir les dernier 100 mètres à son véhicule qu'il stoppe net devant la première chicane au moment même où deux coups de Panzerfaust bien ajustés explosent tout près en bordure du fossé.

Les 5 half-tracks et scout-cars avec leurs 17 mitraillettes réunies ouvrent un feu d'enfer dont une bonne partie rase la tête de LEGAGNEUX et de ses hommes qui déjà sont au contact et foncent sur des ombres qui arrivent, les boches qui devaient dormir commencent à tirer des fenêtres des maisons ce qui attire la riposte de nos 7,62.

En avant une mêlée confuse s'est engagée... l'équipe de choc progressant assez rapidement parmi les obstacles nombreux éparpillés sur le pont vide ses chargeurs sur tout ce qui bouge.



Et puis voilà du renfort... c'est le Lieutenant AYOUN du 8ème chasseurs, qui ayant réussi à placer ses T.D., ouvre le feu sur les maisons et pilonne les bords de la berge... d'autres incendies s'allument aussitôt qui vont faciliter le sauvetage de nos blessés tombés dans le champ de mines. BERGOT vient de culbuter la dernière à la sortie du pont lorsque TRIPODI est de nouveau engagé au moment où il se croyait vainqueur. C'est aussitôt un tourbillonnement de silhouettes hurlantes d'où jaillissent des appels et des insultes, des plaintes et des cris de douleur... la mêlée est générale mais les *Thomson* dominent facilement les *Mauser* et les boches écrasés par le feu plus que par le nombre faiblissent nettement partout.

Constant COLMAY (1903-1965)



Né le 14 octobre 1903 à Saint Pierre et Miquelon, Constant Colmay s'engage dans la marine en 1922.

Il sert trois ans dans l'aéronautique navale et termine quartier-maître volant. Cette spécialité lui ouvre les portes de la marine marchande où il navigue comme radio jusqu'en 1939. Il est alors mobilisé comme officier marinier radio à bord du chalutier militarisé Tarana.

Déjà à Londres le 18 juin 1940, il rallie la France libre dès les premières heures. Incorporé au groupe expéditionnaire envoyé devant Dakar fin septembre 1940, il assure les transmissions pour l'amiral commandant l'opération. Le groupe dispersé, Constant Colmay est débarqué au Cameroun, à Douala, avec son service. Il est ensuite affecté au 1er Bataillon de fusiliers marins (1er BFM) qu'il rejoint en plein désert de Libye au début de 1942. Le commandant Amyot d'Inville, qui décèle chez lui des qualités d'entraîneur d'hommes, lui confie le commandement d'une section de DCA puis, à Bir-Hakeim, en mai-juin 1942, d'une batterie.

Après El-Alamein en octobre 1942, le Bataillon, qui est chargé de la protection aérienne de la 1ère Division française libre, prend part à la poursuite de l'ennemi jusqu'en Tunisie. Alors que le 1er BFM se transforme en 1er Régiment de fusiliers marins (1er RFM) en septembre 1943, Constant Colmay est promu officier en second du 2e escadron du Régiment, devenant l'adjoint du lieutenant de vaisseau Alain Savary.

Pendant la campagne d'Italie de 1944, il se distingue dans les plaines marécageuses de Pontecorvo où, malgré les difficultés, il parvient à faire passer ses équipages. Après la bataille de San Andrea, il est nommé officier des équipages de deuxième classe. Lors du débarquement en Provence et de la libération de Toulon, Constant Colmay est chef d'une batterie de DCA et se montre d'un courage éprouvé. A l'automne et l'hiver 1944-1945, il est engagé dans les Vosges et enlève le pont de Marckolsheim, participant brillamment à la libération de Colmar.

Promu officier des équipages de première classe à la fin de la guerre, il est nommé, après la dissolution du Régiment à la tête d'un escadron de tradition des fusiliers marins. Il est immédiatement envoyé en Indochine où il se distingue, le 26 janvier 1946, lors d'un combat contre les forces adverses qui dure onze heures, à Tan Uyen, en Cochinchine.

De retour en Métropole, il est affecté à l'école des Fusiliers marins de Sirocco aux environs d'Alger. Il en profite pour passer le certificat de commando et de parachutiste. En 1954, il part à nouveau pour l'Indochine et rentre en France deux ans plus tard. Il reçoit alors le commandement de la compagnie de garde de Toulon où il reste jusqu'à sa mise à la retraite. Il est enfin conservateur du musée du Mont-Faron où il rassemble les souvenirs du débarquement de Provence. Constant Colmay est décédé le 25 novembre 1965 à Toulon où il est inhumé.

- Commandeur de la Légion d'Honneur
- Compagnon de la Libération décret du 20 novembre 1944 Source et crédit photo : Ordre de la Libération

En dessous du pont, nos gars du B.M. 21 bordent le canal et tirent sur les boches qui veulent franchir le remblai... d'autres avec CHATEL et un officier d'infanterie arrivent au secours de TRIPODI au moment où celui-ci se trouvant tout à coup en présence de deux Allemands a été sauvé par la rafale de FLANDIN qui avait déjà ajusté les silhouettes blanches. Nos véhicules, suivis des T.D., passent le pont et se placent en défensive - deux T.D. du R.B.F.M. qui suivent la forteresse de JESTIN ouvrent le feu sur les boches qui fuient en direction de MARCKOLSHEIM.

Les fantassins vont maintenant nettoyer les maisons pendant que le feu décroît progressivement... des boches se rendent, d'autres essaient de se sauver et rampent dans un petit chemin en direction d'un lavoir ; la neige fondue fait apparaître leurs silhouettes blanches; l'endroit avait dû être repéré par les T.D. car aussitôt quelques obus explosifs tapent dans le tas et des morceaux de cagoules voltigent drôlement et retombent sur les cadavres mutilés qu'ils vont recouvrir comme d'un linceul.

- Allô Astuce? Ici PALAVAS mission accomplie... pont intact.

J'arrive aussitôt avec le restant de l'Escadron suivi des blindés de SARAZAC qui, avec un bruit de tonnerre, s'engouffrent dans MARCKOLSHEIM qu'ils vont nettoyer en quelques heures de combat.

Cet après-midi, continuant sur notre lancée, nous nous emparerons d'ARTZENHEIM, appuyés par les chars de BUIS et de GALLEY et ce soir nous cracherons dans le Rhin.

Demain, au petit jour, nous serons dépassés par l'infanterie de la 3^{èm} D.I.U.S. du général O'Daniel, qui, franchissant le canal du Rhône au Rhin à notre hauteur, va se déployer face au Sud et descendre sur NEUF-BRISACH.

Les engagements de MARCKOLSHEIM et d'ARTZENHEIM permirent la capture de 350 prisonniers.

De plus, il fut trouvé, sur le cadavre d'un officier de l'Etat-major de la 198ème division allemande des documents qui, acheminés aussitôt sur le Q.G. du général de LATTRE, s'avérèrent de première importance pour la prise de NEUF-BRISACH ».

« ASTUCE » COLMAY commandant le 2ème escadron du 1er R.F.M.



Marckolsheim

RENE MARTEL, B.M. 21

Le 1er Février 1945

On prend Marckolsheim.



Là aussi ça claque. Les boches se font écraser par les chars.

On prend position.

Le soir, un capitaine boche arrive en bicyclette. La sentinelle crie « Halte », le boche donne le mot de passe.

Mais il s'aperçoit qu'il est en joue, il lève les bras en l'air, donne pistolet, montre, couteau en criant « Kamarad ».

Le 2 février 1945

A 4h du matin, une voiture amphibie allemande arrive, force le barrage.

Mais les occupants sont hors de combat, 3 tués, un blessé qui aura son compte.

Le 3 février 1945

La ligne Maginot.

Le 4 février 1945

On va reconnaitre la tombe d'un capitaine que les boches ont assassiné.

On va voir si l'eau du Rhin est chaude.

Mais, on se fait recevoir et ça chauffe.

Le 5 Février 1945

Les boches veulent passer le Rhin, mais sont repoussés à coup de grenades.

Le 6 Février 1945

La nuit, je tire après 2 civils, mais je les loupe.

Ils sont rattrapés le lendemain, ce sont deux espions.

Le 1er Mars 1945

On occupe le dernier pays français occupé par les boches.

Le 3 Mars 1945

Au soir, on redescend à Sélestat, nous somme relevés par des F.F.I.».

JOURNAL DE MARCHE DU 8ème R.C.A.



« Le 30 janvier le peloton MICHELET du 2ème Escadron, participe au nettoyage du bois d'OHNENHEIM où il rencontre de grosses difficultés ; il ne parvient pas à déboucher sur la lisière Nord.

Dans la soirée, le Général commandant la 1ère D.F.L. demande

au Colonel SIMON de porter tout ce qu'il a de disponible sur le front d'attaque du R. C. T. 1. La mise en place est terminée pour le matin du 31 Janvier. Pendant qu'au Nord, un peloton achève le nettoyage du bois d'OHNENHEIM et s'installe, le soir, en point d'appui, à la lisière Est, tout ce qui reste du 2ème Escadron, partant du Moulin d'ELSENHEIM, participe à l'attaque et au nettoyage des sorties Est du bois de WUSMATTEN, puis assure pour la nuit la défense du village d'ELSENHEIM occupé par l'Infanterie. C'est ce jour-là, à 15 heures, que, pour la première fois, les T.D. du 8ème R.C.A. atteignirent le territoire allemand en tirant sur le village de SALZBACH.

Au cours de la nuit suivante, le peloton de T. D. AYOUN participe à l'attaque du pont de MARCKOLSHEIM avec des éléments du 1^{er} R.F.M. et s'en empare intact. Il détruit ensuite plusieurs nids de mitrailleuses dans la partie Sud du village où la bataille fait rage.

Dans la matinée, toujours avec le 1^{er} R.F.M., il pousse sur ARTZENHEIM où il engage le combat avec les chars ennemis et a un T.D. déchenillé par un coup direct. Néanmoins le village est enlevé.

Rayonnant autour de MARCKOLSHEIM, le 2ème Escadron est de toutes les affaires de la journée ; le peloton MICHELET avec le peloton porté BORNE occupe la ferme HULLE, puis patrouille dans le bois de la HARDT jusqu'à l'écluse n° 64, faisant 70 prisonniers. D'autres T.D. reconnaissent la zone entre le canal du RHONE au RHIN et le fleuve jusqu'aux abords du pont sauté de SALZBACH.

En fin de journée, la Division a atteint tous ses objectifs, elle borde le RHIN sur tout le front de son secteur ; le 2ème Escadron se regroupe à MARCKOLSHEIM, le 4ème s'établit à GRUSSENHEIM où il a été envoyé pour parer à toute menace pouvant venir de la HARDT.

Il reste au 8^{ème} R.C.A. 18 T. D. disponibles sur 36. Le 2 Février, stationnement sur place. La 1^{ère} D.F.L. monte la garde au RHIN entre RHINAU et ARTZENHEIM. Les Allemands n'ont pas renoncé à toute activité et lancent patrouilles et coups de main à travers le fleuve. Le 8ème Chasseurs est en réserve de Division avec un Escadron de T.D. dans chacun des deux sous-secteurs de Brigade. De nouveaux emplacements lui sont assignés qu'il doit occuper pour le 5 Février. P.C.: ITTENWILLER et EICHLOFFEN, 1er: ANDLAU, 2ème: MUSSIG, 3ème: STOTZHEIM 4ème: WESTHOUSE, E. H. R.: SAINT-PIERRE.

Pour le Régiment, pratiquement la campagne de FRANCE est terminée. Il l'a menée avec son entrain habituel et, parti des rives du golfe de SAINT-TROPEZ le 16 Août, il atteint le RHIN dans le dernier secteur Alsacien tenu par l'ennemi le 1er Février. Il a galonné sa route de hauts faits et de victoires, le **GOLF-HOTEL.** fort SAINTE-MARGUERITE. le GIROMAGNY. SEWEN. MASEVAUX. THANN. HUTTENHEIM et tant d'autres. Il a aussi semé le long chemin parcouru des tombes de ses morts, il a rougi du sang de ses blessés tous les lieux où il s'est illustré. (...)

Pendant le reste du mois de Février et tout le mois de Mars, ce sera la vie de cantonnement dans les villages accueillants blottis au pied des VOSGES, perdus dans leurs vignobles. Il y aura des prises d'armes : à SAINTE-ODILE, en présence du Général de MONTSABERT, à COLMAR en présence du Général de GAULLE; on déménagera même, pour ne pas perdre l'habitude du changement ; ce sera l'occasion de faire de nouvelles connaissances, de troubler de jeunes cœurs, de comparer les crus différents. Les plans de l'Etat-Major modifieront également le rattachement du Régiment.

La 1ère D.F.L., retirée du 2ème C. A., est envoyée sur le front des ALPES et le 8ème R.C.A. passe en réserve d'Armée. C'est avec peine et regret que nous quitterons la grande Unité avec laquelle tant de fois nous avons fait de si bon travail ; il y avait entre elle et nous tant de points de contact, tant de souvenirs communs, tant de liens tissés par les souffrances supportées ensemble, les hauts faits accomplis en étroite coopération, la similitude de l'esprit, de l'entrain, de vaillance, de l'esprit de revanche, de la haine du Boche, de l'amour simple et profond de la terre natale ».



MAIS QUI DONC A PRIS LE PONT DE MARCKOLSHEIM ?

Aspirant Maxime DURAND (R.F.M.)



« Quarante-cinq ans ont passé, et je me demande ce que je pouvais bien faire à Marckolsheim, le 31 janvier 1945. Si, par hasard, dans un dîner de copains, on en vient à évoquer des souvenirs d'Alsace, mon voisin de droite, (ma mauvaise oreille) puis mon voisin d'en face, étaient aussi à Marckolsheim.

Si je rencontre des gars de la 2^{ème} D.B., ils étaient tous à Marckolsheim.

Pourtant, j'ai devant moi une feuille de papier aux bords jaunis, où des mots me sautent aux yeux : Gouvernement Provisoire, décret, Légion d'Honneur, Aspirant Maxime Durand, Marckolsheim, 31 janvier 1945. Et c'est signé Charles de Gaulle. Ce n'était pas un plaisantin, lui. Tiens, il n'était pas à MARCKOLSHEIM.

Or donc, voici les faits. Ce que j'ai vu ? Enfin, ce que j'aurais pu voir, car il faisait noir comme dans le slip de J.B. (1).

Le 2ème Escadron de Fusiliers-Marins, commandé par l'officier des équipages Constant COLMAY, était à GRUSSENHEIM, à patauger dans la boue noire du dégel. Mission : aller reconnaître le seul pont encore intact sur le canal du Rhône au Rhin, à l'entrée du village de MARCKOLSHEIM. Une patrouille au hasard : Palavas. La nuit tombait ; la route, un trait noir dans une page blanche ; pas un bruit. Arrivés à une cinquantaine de mètres du pont, on apercevait un cratère de bombe sur le côté droit, mais les véhicules avaient la place pour passer.

Déluge d'obus de mortiers, demi-tour, compterendu radio. On rentre où ? Dans un village en « heim ». Mon chauffeur cuistot faisait revenir un malheureux lapin qui n'avait pas pu fuir, lorsque le motard du P.C. entre en trombe dans la cuisine : « Lieutenant, le commandant de MORSIER vous

« Lieutenant, le commandant de MORSIER vous demande au P.C. ! » Adieu, râble odorant, une nouvelle aventure va commencer.

(1) Chanteuse célèbre, Capitaine des F.A.F.L.

Pièce enfumée, nuée de galons penchés sur des cartes, cris d'orfraie poussés par un commandant de la 2ème D.B., dont le nom claque comme une culasse de fusil qu'on referme (2) et un minuscule Aspirant à qui l'on demande de retourner au pont, de le prendre, de le garder, de le dorloter.

Que vouliez-vous qu'il fit contre tous ?

COLMAY monte l'opération. Pour ne pas me vexer, il me dit :

« Je t'adjoints CHATEL, il se chargera des biffins. » Je briffe Marius LEGAGNEUX (3) « Il me faut ce pont, sinon, je ne veux plus te voir vivant! ».

Et dans la nuit d'encre, la file des « yeux de chat » des scout-cars et half-tracks vient stopper à quelques encablures du pont. Pas un bruit. LEGAGNEUX et son groupe franchissent le pont, à pied.

Quelques rafales de P.M., des boums de grenades, et LEGAGNEUX arrive en courant près de mon scout-car : « Lieutenant, je suis mort, une balle en pleine poitrine ! » (Il était de Marseille). Mais la médaille de la Vierge qu'il portait l'avait sauvé, la balle avait ricoché sur ces quelques grammes d'or.

« TRIPODI, avec ton half-track, traverse le pont, installe-toi de l'autre côté ! ». Le pont a tenu. (La 2ème D.B. aurait bien pu nous prêter un T.D., pour le poids). Compte-rendu radio, et, toute la nuit, le groupement tactique de la 2ème D.B. a franchi le pont.

Alors, vous avez tous les éléments du puzzle : qui a pris le pont ? LEGAGNEUX, TRIPODI, CHATEL, les Sapeurs du Génie, les fantassins du bataillon de marche, la 2ème D.B. toute entière...

Je vous jure que cette nuit-là, je n'ai pas traversé le pont, j'avais bien d'autres choses à faire, en particulier raconter à la radio (4) ce qui se passait. Mais oui, bien sûr, c'est l'Etat-Major qui a pris le pont (5).

Aspirant Maxime Durand. Indicatif phonie : Palavas

(2) Sarazac

(3) Sera tué à mes côtés, d'une balle en pleine poitrine, le 21 janvier 1946 à Than-Huyen (Cochinchine).

(4) Radio : Invention diabolique, qui enlève toute initiative au subordonné et permet à des gens situés à des kilomètres, ignorant tout de la situation du moment, de gagner une bataille. Heureusement, il y a des pannes.

(5) Le Chef d'E.M. n'a jamais eu cette prétention.



Le B.M. 21 A MARCKOLSHEIM par Yves GRAS (B.M. 21)



« La journée paraît finie et la Compagnie, regroupée à OHNENHEIM s'apprête à passer à l'abri une nuit tranquille, lorsqu'elle est brusquement mise en alerte à 21h. Peu après, elle reçoit l'ordre d'attaquer MARCKOLSHEIM avec les chars du 501 qui sont à OHNENHEIM avec nous.

Que s'était-il donc passé ? Un peu avant la nuit, un peloton de Fusiliers Marins avait poussé une reconnaissance sur le pont de MARCKOLSHEIM. Il avait constaté que le pont était intact, mais tenu par les Allemands. A 20h30, il était revenu avec la section SERBOURCE de la 1ère Compagnie qui s'était emparée du pont de vive force avant que les Allemands aient pu le faire sauter. Puis toute la 1ère Compagnie du Capitaine GORY avait rejoint et constitué une petite tête de pont sur la rive Est du canal.

A OHNENHEIM, la 3ème compagnie est embarquée sur les chars et les half-tracks de la 2ème D.B. et, par ELSENHEIM, est aussitôt engagée vers MARCKOLSHEIM, avec mission de prendre le village et de s'y maintenir pendant la nuit. Notre colonne s'arrête un peu avant le canal. La Compagnie saute à terre et franchit le pont sous un bombardement intermittent. A la patte d'oie située à l'Est du canal, la colonne se sépare en deux, les fantassins encadrant les chars.

Le Capitaine MULLER, avec les 1ère et 2ème sections d'ULM et de VILAIN, marche sur le carrefour Sud, accompagnant les chars du Capitaine de BOISSIEU, et l'occupent très rapidement. Je conduis le deuxième détachement, formé de la 3ème section d'ALBOSPEYRE et de la section lourde du Sergent PIERI, en accompagnement des véhicules blindés du Régiment de Marche du Tchad du Capitaine DRONNE. Nous nous engageons dans la rue qui mène au carrefour Nord, à l'entrée du vieux MARCKOLSHEIM.

Les fantassins se glissent le long des murs du village. Le silence n'est troublé que par quelques éclatements d'obus et le ronflement des incendies qui, çà et là, éclairent un paysage sinistre de maisons écroulées.

A 23h, MARCKOLSHEIM est entièrement occupé. Les Allemands, troublés dans le repli, ont abandonné des armes des chars-à-bœufs remplis de matériels et d'équipements.



Marckolsheim en ruines - Crédit photo : Marckolsheim.fr

Le butin se compose de 5 mitrailleuses, 3 mortiers de 81, un canon de 75 PAK, des bazookas, des armes individuelles en quantité considérable. En fouillant les maisons, nous faisons 27 prisonniers qui sont restés dans les caves.

La nuit est calme. Des obus continuent à tomber de temps à autre sur le pont du canal, aucun sur le village. Les Allemands doivent ignorer que nous sommes dans MARCKOLSHEIM.

Vers 3h du matin en effet, un cycliste vêtu de blanc se présente à l'entrée Sud du village. La sentinelle l'arrête et reçoit en réponse un mot de passe en allemand. C'est un officier allemand qui descend tranquillement de sa bicyclette et s'approche de la sentinelle en lui reprochant d'être trop visible. Ce n'est qu'en arrivant sur elle qu'il s'aperçoit de sa méprise et demande : « Soldat français ? ». Au même moment, le Sergent-chef PROST qui veillait lui coupe la retraite et le fait prisonnier. Sur lui, on trouve des cartes renseignées et des documents importants, en particulier l'ordre de repli de sa division qui arrivait un peu tard, du moins à MARCKOLSHEIM.

Un quart d'heure plus tard, une petite voiture amphibie allemande entrait à toute allure dans MARCKOLSHEIM au même endroit sans s'arrêter aux sommations. Elle tombait sur une section en alerte depuis l'incident du cycliste. Le Lieutenant VILAIN tire à la carabine sur la voiture qui s'arrête, son conducteur tué. Un deuxième Allemand qui tente de s'échapper est abattu par le Sergent-chef MATTEI.

Le lendemain, des patrouilles sont poussées vers le Rhin. L'une d'elles, conduite par le Sergent-chef BRIAND, revient avec 65 prisonniers qu'il a fait dans le bois de la HARDT.

La campagne d'Alsace était terminée.

L'échec du 23 janvier dans le GARTFELD de SELESTAT était effacé ».

Le B.M. 5 à Gerstheim



ARTZENHEIM, FEVRIER 1945 L'ADIEU AUX ARMES DU 3^{ème} PELOTON par Bertrand CHATEL, 1^{er} R.F.M.



« La progression du Peloton continue. Il s'agit aujourd'hui de pousser les Allemands qui évacuent maintenant l'Alsace, en utilisant les derniers ponts encore utilisables pour traverser le Rhin : NEUF-BRISACH, VIEUX-BRISACH et DEUX-PONT. Aussi, les combats d'arrière-garde se poursuivent ; le 3ème Peloton est à présent épaulé par une patrouille de la 2ème Division Blindée et nous attaquons ensemble le petit village d'ARTZENHEIM, encore tenu par les Allemands.

Un char « Orgue de Staline », ainsi appelé parce qu'il porte 6 tubes de mortiers assourdissants, est tapi dans le village ; de temps en temps, on l'aperçoit, puis il disparaît ; on entend aussi le vrombissement caractéristique des départs de coups, qui vibrent comme des tuyaux de grandes orgues, sous la forme de 6 hurlements terrifiants. Georges VIENOT, servant du « bazooka » (lance-grenades à charges creuses qui percent les blindages de chars), vient se poster pour tenter d'atteindre le char itinérant, en épaulant son bazooka comme un fusil.

Finalement, une patrouille commandée par BALLABRIGA, un Espagnol vétéran de la guerre d'Espagne, va s'infiltrer, avec ses hommes, et réussira à s'emparer de l'engin en état de marche, après avoir mis en fuite ses servants. Le Peloton progresse au cours de la journée, et fait son entrée dans ARTZENHEIM vers 16 heures. La population, qui avait disparu dans les caves, fait brusquement irruption dans les rues, et témoigne son enthousiasme aux Fusiliers Marins.

Cette journée devait marquer la fin des combats d'Alsace pour le 3ème Peloton. Pour la plupart des hommes, ce devait être la dernière journée de guerre en France ; pour beaucoup, la dernière journée de guerre de leur vie. Et pourtant, ils ne s'en doutaient pas ; ils avaient tellement l'habitude de se lever le matin en ayant devant eux des villes à prendre, des combats à affronter, leur vie à risquer, qu'ils croyaient à leurs destins de gladiateurs perpétuels.

« Adieu aux armes ! » a dit Hemingway. Le 1^{er} février 1945, à ARTZENHEIM, nous clôturions, sans le savoir encore, cette période de notre existence qui consistait à essayer de tuer des êtres humains au péril de notre vie, activité pleinement justifiée pour bouter les envahisseurs allemands hors de France.

C'était maintenant chose faite : les « Frizous » repartaient en effet, comme des rats, par le petit pont étroit de NEUF-BRISACH et l'on s'étonnait que l'Aviation ne l'ait pas encore fait sauter.



Artzenheim - Crédit photo : Alain OTT

La plupart des membres du 3ème Peloton, sortaient profondément marqués par les souffrances humaines, les blessures, le sang versé et la mort de nos camarades. « Tout cela n'est pas - ne peut pas être- une activité normale de l'espèce humaine me disais-je, et les marins vont bientôt se disperser vers la vie civile, joyeux d'avoir fait leur devoir de volontaires de la Liberté; bientôt ils retrouveront une activité pacifique ».

Le 2ème Escadron part au repos dans le petit village de NOTHALTEN. Je suis logé dans une maison appartenant au Maire, M. Naegell. (...). Dans ce petit village alsacien, je réfléchis aussi à l'avenir. « Il faudrait profiter de la paix revenue pour tenter d'améliorer la condition humaine. N'est-ce pas finalement le but de la vie ? (...).

Les Français sont aux prises avec de terribles difficultés; la France en ruines est à reconstruire. Il faudrait participer à la reconstruction du pays et concevoir une France différente, plus humaine, plus tournée vers les masses populaires, en vue de les rendre plus heureuses. Je m'imagine reconstruisant les villes détruites, dessinant les villes nouvelles, introduisant la joie dans les faubourgs ouvriers les plus mornes, rendant les usines gaies et les casernes agréables, comme le rêvait JESTIN.

Il faudrait œuvrer pour construire les « Villes radieuses » imaginées par Le Corbusier dans la France de demain. Voilà un projet qui mériterait d'y consacrer sa vie.

Le 3^{ème} Peloton quitte le village de NOTHALTEN au milieu de l'enthousiasme général des populations et des Fusiliers Marins qui y ont été choyés pendant trois semaines ».

23 Janvier – 1^{er} Février 1945 – La Bataille pour Colmar

Les Fusiliers Marins, le B.M 21 et la 2^e D.B. à l'assaut de Marckolsheim Le B.M. 5 à Gerstheim



LE B.M. 5 A GERSHTEIM

du 3 au 18 Février 1945

« Le B.M.5 se porte à GERSTHEIM.

Le village avait été, le 9 Janvier, évacué par la Brigade ALSACE-LORRAINE et réoccupé par les Allemands. Il a été à nouveau libéré le 31 Janvier. Pendant ces 22 jours, il avait caché 19 soldats français.

Le mouvement se fait à partir de 8h30 ou 9h, en camions du Train jusqu'à OSTHOUSE (via ELSENHEIM, ILLHAEUSERN, SELESTAT, BENFELD), puis à pied.

La 1^{ère} Compagnie (précurseur : Lieutenant MEROT) et la 2^{ème} embarquent à HEIDOLSHEIM.

La 3^{ème} Compagnie n'embarque qu'à RATHSAMHAUSEN après avoir ratissé du Sud au Nord les lisières est de l'ILLWALD et salué une dernière fois les morts de la 2^{ème} Compagnie du B.M.4.

Le Bataillon arrive à GERSTHEIM vers 14 ou 15h.; il doit y relever le lendemain un Bataillon du 7ème R.T.A. sur les bords du Rhin, mais l'opération donne lieu à plusieurs ordres et contre-ordres, et se fait finalement en partie le jour-même.

A noter qu'il est impossible d'identifier aujourd'hui autrement que sur la carte certaines des positions qu'il occupera, le terrain ayant été bouleversé par la construction du barrage sur le Rhin.

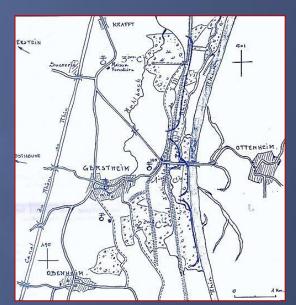
La 1ère Compagnie relève immédiatement une compagnie du 7ème R.T.A. en avant-postes sur le Rhin. Opération terminée à 19 h. Elle a son P.C. à la MAISON JAUNE (plein Est du village?).

La 2ème Compagnie prend des cantonnements confortables près de l'Eglise.

La 3ème Compagnie reçoit d'abord l'ordre de s'installer en position défensive aux lisières nord du village; à 18h un contre-ordre l'envoie à la Sucrerie d'ERSTEIN pour y relever des Nord-Africains; un second contre-ordre la maintient finalement pour la nuit à GERSTHEIM.

Le 4 Février

Dans le courant de la matinée, la 2^{ème} Compagnie relève une compagnie de F.F.I. (*Brigade ALSACE-LORRAINE ?*) qui assurait la protection rapprochée de GERSHTEIM.



Source : Jean Coquil

Dans le même temps, la 3ème Compagnie relève une Compagnie du 7ème R.T.A. entre le Rhin et le Canal, à 3 km au nord de GERSHTEIM. Elle installe son P.C. à la Maison forestière à l'Est de la Sucrerie. Elle est en liaison avec des F.F.I. (Brigade ALSACE-LORRAINE du Colonel MALRAUX?) à 800 m. au Nord, avec la 1ère Compagnie à 1500 m. au Sud. Sur ce front de plus de deux kilomètres, elle tient toute une série de petits postes adossés au canal d'alimentation de l'III.

La seconde ligne est constituée de casemates plus importantes ; une partie de la Section GUYONNET tient une de ces casemates dissimulée dans un bois sur un bras mort du Rhin, à côté duquel se trouve un mirador bien camouflé dans un arbre.

Le 5 Février

D'après son journal de marche, le dispositif de la $\mathbf{1}^{\text{ère}}$ Compagnie est le suivant (les points indiqués ne sont plus identifiables):

- P.C. à la MAISON JAUNE (sans doute 100 ou 200 m. Sud-Ouest du Carrefour 155).
- 1ère Section : P.C. au Carrefour 155
- Section lourde (avec les mortiers de 60) entre ce carrefour et le P.C.
- 2^{ème} Section et mitrailleuses *(une S.M. de la C.A. ?)* à l'Ouest du Petit Rhin.

Il n'est pas question de la 3ème Section, sans doute supprimée faute d'effectifs.

23 Janvier – 1^{er} Février 1945 – La Bataille pour Colmar

Les Fusiliers Marins, le B.M 21 et la 2° D.B. à l'assaut de Marckolsheim Le B.M. 5 à Gerstheim

Ces données sont très vagues ; on peut supposer que la 1ère Compagnie tenait :

- Des postes de surveillance (sonnettes) de part et d'autre de la Route d'OTTENHEIM; à l'Ouest du Petit Rhin au Nord de celle-ci (comme à la 3ème Compagnie), sur les berges du RHIN même, au Sud comme à la 2ème Compagnie); le Petit Rhin, en effet, ne comportait ni pont, ni gué au Nord de la Route d'OTTENHEIM.
- Une seconde ligne de casemates plus importantes à l'Ouest du Canal d'alimentation de l'III. La 2ème Compagnie occupe vers 14h une position qui s'étire sur 2 km. au Sud-Est de GERSTHEIM. Le P.C. est installé dans un pavillon de chasse mis à sa disposition par " deux vieilles baronnes".

Le dispositif comporte :

- Une ligne de "sonnettes" le long du fleuve ; de gauche à droite, deux postes à ciel ouvert, puis deux petits blockhaus, chacun à trois hommes ; le chef de Section (Lieut. GUYOT ?) est au centre, avec 2 hommes seulement (la Section ne comporte plus que 5 Sous-Officiers et 12 hommes.).
- Une seconde ligne, avec des casemates plus importantes.

Chaque section passe à tour de rôle deux jours sur chacune de ces deux positions, puis deux jours à la protection rapprochée du village (en fait au semi-repos).



Une section du B.M. 5 en Alsace - Coll. Stéphane Colson

Le 7 Février

D'après le Capitaine COQUIL, le Rhin inonde les positions ; les hommes (des avant-postes ?), transis, doivent se réfugier tant bien que mal sur la digue.

Le 9 Février

D'après le Capitaine COQUIL encore, c'est la décrue ; la boue camoufle les mines ; avec le Capitaine FAURE, adjoint au Chef de Corps, il arrive à trouver un emplacement relativement sec permettant de surveiller le fleuve et y installe un poste.

Le 10 Février

Vers 4h, un coup de main ennemi sur un petit poste de la 1^{ère} Compagnie entre RHIN et Petit Rhin provoque une alerte générale.

Le poste est évacué sans perte pour nous, et occupé par les Allemands, qui se replient au petit jour. Mais on se demande s'ils n'ont pas laissé deux hommes sur notre rive ; deux compagnies ratissent donc l'après-midi la bande de terrain située entre RHIN et Petit Rhin (500 à 800 m. de large) ; elles ne trouvent rien.

Le 12 Février

D'après RIOU, vers 21h45, le RHIN commence à monter; à 22h30 il a monté de 30 cm; les sonnettes de la 2ème Compagnie doivent se replier sur la digue. On apprendra le lendemain que l'inondation est provoquée par les Allemands, qui ont ouvert les vannes du Barrage de KEMBS pour ralentir l'offensive alliée en Hollande.

N.B. On peut se demander si cette inondation signalée par RIOU n'est pas la même que celle rapportée par COQUIL pour la période du 7 au 9 Février Ou bien y a-t-il eu deux crues à quelques jours de distance?.

Le 18 Février

Le B.M.5 est relevé en ligne.

D'après le Capitaine THIRIOT, le bataillon qui prend sa place appartient à la Brigade ALSACE- LORRAINE; d'après le Général GRAS, il s'agit d'un régiment de la 9ème D.I.C.: pour le Sergent RIOU, enfin, c'est un Bataillon F.F.I. formé dans la région de RODEZ et qui compte dans ses rangs pas mal d'étrangers et de Nord-Africains...».





ADIEUX à l'ILLWALD Suivi de « La Jeep » (Capitaine THIRIOT, B.M. 5)

« Le 2 Février

En fin de journée nous recevions l'ordre de faire mouvement le lendemain à 8 heures 30 en direction d'ERSTEIN.

Cinq camions du train devaient être mis à la disposition de la Compagnie à RATHSAMHAUSEN, après que nous ayons traversé la forêt de l'ILLWALD, du Sud au Nord.

Il était d'ailleurs grand temps que nous décampions, car le dégel s'accélérant, le terrain que nous occupions, coupé de nombreux ruisseaux et rigoles se transformait progressivement en un véritable bourbier.

Ainsi prenait fin pour ma Compagnie à ce qui reste toujours appelé "La Réduction de la Poche de COLMAR".

Le 3 Février

Jusqu'au dernier moment, j'avais fait charger sur ma jeep les quelques bagages qui auraient pu nous encombrer et le chauffeur et les deux hommes qui étaient avec lui, devaient nous rejoindre à ERSTEIN, après notre départ, qui s'effectua bien à l'heure prévue.

Colonne par un, sans nous écarter par trop de la lisière, c'est sans regret que nous quittions cette forêt, dont la conquête avait coûté à ma seule Compagnie : 6 tués, 19 blessés, 7 pieds gelés et 6 disparus, lourd tribut que les survivants ne pourront jamais oublier.

Mais si ma Compagnie avait été durement éprouvée, les autres Compagnies du Bataillon l'avaient été au moins autant et dans cette même forêt, nous le savions une Compagnie du B.M.4 l'avait été davantage encore.

Elle avait perdu une vingtaine d'hommes, surpris dans leur sommeil et massacrés par un commando de troupes alpines, super entraînées au froid, tout récemment arrivée de Norvège.

Il n'avait pu être procédé à l'enlèvement de leurs corps, le coin de forêt où s'était déroulé le drame étant resté occupé par l'ennemi jusqu'au décrochage. Au cours de notre marche et sans que nous nous y attendions, nous sommes tombés sur cet endroit tragique.

Alors silencieux et profondément bouleversés nous nous sommes arrêtés et avons adressé un ultime salut à ces Compagnons d'Armes, gisant sur la neige, là où ils étaient tombés, pour libérer cette terre d'Alsace si chère à mon cœur.

Sortis de la forêt et après avoir franchi quelques ruisseaux sur des passerelles de fortune, que les Allemands pressés de décrocher avaient laissé intactes, nous parvenions aux camions qui nous attendaient.

Nous nous dirigions aussitôt vers le Nord, empruntions la route menant à STRASBOURG et arrivés à hauteur d'OSTHOUSE, recevions l'ordre de nous rendre à GERSTHEIM. (...)

Nous arrivions à GERSTHEIM en fin d'après-midi ; la mission de la Compagnie étant d'assurer la défense des lisières nord du village.

Mais à 18 heures je recevais l'ordre d'aller immédiatement relever une Compagnie Nord Africaine en position à la sucrerie d'ERSTEIN.

J'allais passer à exécution quand un contre ordre m'enjoignit de faire mouvement le lendemain matin à 7 heures 30 pour aller relever une autre Compagnie Nord Africaine en position le long du canal et occupant un front de 1.800 mètres environ à l'Est de la maison forestière située au sud de KRAFFT.

Le 4 Février

La relève était effectuée comme prévue et terminée à 10 heures. Pour assurer tant bien que mal la défense d'un front s'étendant sur 1.800 mètres au minimum, je n'avais pu que répartir le long du canal de petits points d'appui très éloignés les uns des autres, ceci d'autant plus que dans une ancienne casemate dissimulée dans un petit bois, le long d'un bras mort du RHIN, j'avais dû détacher ce qui restait de la Section GUYONNET.

J'étais épuisé aussi je n'hésitai pas à installer mon P.C. dans la maison forestière abandonnée, toute proche de la grande route et d'où je pouvais en *Jeep* et en quelques minutes me rendre au canal, si besoin était.

Après que ma Compagnie eut été sommairement installée, j'envoyai des patrouilles de liaison avec les éléments FFI se trouvant à 800 mètres au Nord ainsi qu'avec la Première Compagnie du Bataillon, en position, 1.500 mètres au Sud.

Il est donc aisé de conclure que le front qui s'étendait au Sud de STRASBOURG était en fait une véritable passoire, mais peu nombreux étaient ceux qui le savaient.

Du mirador bien dissimulé dans un arbre, à proximité de l'ancienne casemate tenue par ma 3ème section, je pouvais observer aisément celles qui émergeaient à peine sur la rive droite du RHIN et sans que je sois jamais parvenu à déceler la moindre absence.

Difficultés de ravitaillement, mon camion étant tombé en panne à ERSTEIN.

Par ailleurs, ma *Jeep* que j'avais laissé dans la forêt de l'ILLWALD ne nous avait toujours pas rejoint, ce qui n'était pas sans m'inquiéter.

Dans la soirée, je vis apparaître son chauffeur, mais sans la *Jeep* et je pensais qu'elle était en panne.

Mais hélas, il n'en était rien et c'était beaucoup moins drôle, le héros de l'aventure finit par m'avouer qu'après notre départ, ayant, comme il se doit cassé la croûte tranquillement (et l'on sait ce que cela veut dire), ils s'aperçurent avec effroi, au moment de traverser l'ILL, que le Génie avait démonté et enlevé le pont métallique qui en permettait le franchissement.

Rester bloqués dans la forêt, il ne pouvait en être question, mais toutes les prairies aux alentours étaient inondées.

Qu'importe, et débrouillard comme on sait l'être dans la Coloniale, jaillit dans le cerveau d'un de mes trois lascars une idée géniale.

Cette idée, à peine était elle formulée qu'elle fût mise à exécution et ne ménageant pas leur peine, ils abattirent des arbres pour réaliser une espèce de passerelle, bien branlante évidemment.

Elle l'était d'ailleurs à un point tel, qu'à peine la Jeep s'y était engagée, vide d'occupants fort heureusement, elle basculait et très discrètement disparaissait dans l'ILL. Je ne tentai même pas de me faire expliquer les détails de la savante manœuvre et après l'avoir très chaleureusement félicité pour son exploit, j'abandonnai mon pontonnier à ses tristes méditations.

C'était un brave garçon et si je rendais compte exactement de ce qui s'était passé, je ne savais comment cela se terminerait finalement pour le trio.

De toute façon, ma *jeep* était perdue et pour en percevoir une nouvelle, il me fallait expliquer la disparition de l'ancienne.



Jeep « Manque de pot » de la 1ère D.F.L. Coll. Lucien GRISI (B.M. 5)

Aussi après avoir bien réfléchi et, sans en rien dire aux intéressés, j'établis un simple rapport déclarant, sans entrer dans les détails, que sans qu'il y ait eu de victimes, ma Jeep avait, tel jour, à tel heures, sauté sur une mine.

Evidemment à l'échelon Bataillon le secret n'existait pas et pour cause, mais ce fut le grand silence et si je le romps aujourd'hui, c'est qu'il y a très largement prescription et qu'après coup et en définitive, ce fut tout de même assez drôle ».

Capitaine Camille THIRIOT, B.M. 5

RETOUR A GUEBWILLER par François ENGELBACH (1er R.A.)



31 janvier

« Avec notre Zimbrac nous rejoignons le Capitaine au commandement. Les nouvelles excellentes les Russes sont à moins de 130 km de Berlin. Les boches ont décroché entre STRASBOURG et SELESTAT et les Français ont atteint le RHIN. Nous avançons à plein tube ayant perdu le contact avec les boches. Le canal est dépassé. La Victoire est à nous ! La Division qui est à bout va être relevée sous peu. Nous rejoignons le moulin du Ried et les Jeep continuent par ordre du commandant sur GRUSSENHEIM. Nous les rejoindrons quand nous pourrons, notre pick-up ayant eu un accident.



Jeep de la 1ère D.F.L. conduite par Henri Darré. Coll. Henri DARRE

Le dégel continue et c'est une gadouille terrible. On assiste à la reconstitution des tués de notre Division. On retrouve les visages de ceux qui étaient à nos côtés crispés par la souffrance et on assiste plein de respect à ces fouilles macabres. Un camion emporte ceux qui ont travaillé pour la victoire et pour aller les déposer dans un endroit où ils pourront trouver le repos éternel et où nous pourrons défiler avec un grand respect.

Après une bonne nuit loin de tous les bruits nous attendons de répondre à O₇.

1er février

Nous attendons toujours et pour passer le temps regardons défiler sur la route fantassins, artillerie, chars et tout le Zimbrac. Le RHIN est traversé et la lutte se poursuit.

4h on nous prévient qu'il faut rejoindre immédiatement ELSENHEIM.

Nous arrivons dans ce village nous trouvons des ruines, une odeur de maison cramées, des vaches et des chevaux crevés, gonflés par le froid. Enfin parmi ces ruines nous trouvons quand même un logement. Le village est moins démoli qu'ILLHAEUSERN. Nous nous installons dans un maison à peu près entière. Passons une excellente nuit sur un matelas.

2 février

Restons à ELSENHEIM. L'avance se poursuit les prisonniers affluents. Nous attendons la relève qui dit on ne doit pas tarder à arriver. La Division est à plat et ne peut plus continuer. Je passe ma journée avec Guy FRY. Pendant la journée grosse activité de l'aviation ennemie. On entend même siffler les bombes. Notre aviation de chasse donne 15 nœuds ainsi que notre D.C.A. Nous attendons le départ d'un moment à l'autre. Finalement le 1er R.A. reste en ligne et monte la garde au Rhin. Nous irons à OHNENHEIM à 3 ou 4 km plus au N. d'ELSENHEIM.



Pièce de la 6ème batterie à Salzbach Fonds François Engelbach

3 février

Nous arrivons à OHNENHEIM qui est bien moins détruit au'ELSENHEIM. Avec difficulté nous trouvons un logement. Sommes pas mal. Pas d'observatoire, qu'un seul pour le groupe qui sera à MARCKOLSHEIM et qui sera relayé tous les quelques jours.

4 février

Toujours à OHNENEHEIM. Pluie, boue etc..

Matin nous allons à la messe faute de temple j'assiste à l'office catholique. Remerciant Dieu de m'avoir gardé après tout ce que nous avons traversé.

Après midi repos.

5 février

On donne 48h de perm à tout ceux qui n'ont pu rentrer chez eux. Aller à GUEBWILLER... Impossible, les boches y résistant toujours. Comme on m'offre d'aller soit à STRASBOURG soit à COLMAR je choisis STRASBOURG pour aller voir les Stiegler. Peut être partirai je avec le toubib qui y conduit les malades. Vers 17h je touche ma perm et m'assure que je peux partir demain matin avec le toubib.

23 Janvier – 1^{er} Février 1945 – La Bataille pour Colmar Les Fusiliers Marins et la 2^e D.B. à l'assaut de Marckolsheim

Le B.M. 5 à Gerstheim

6 février

7h30. En route avec le sanitaire.

9h. Arrivée à STRASBOURG. Je saute 18 rue Louis Apfel où je retrouve Maïdy seule son père étant à Paris et sa mère malade à Andlau.

Avant déjeuner vient tante Marthe Salomon (...) très émue par ma visite. J'en profite pour passer rue des Veaux où j'aperçois la vieille maison Koenig où j'ai jadis habité. Que de souvenirs là autour. L'après midi courses et balade avec Maïdy. Soir soupé en tête à tête avec Maïdy.



Permission à Strasbourg Fonds François Engelbach

Arrivée de Mr Stiegler avec des nouvelles de Paris. GUEBWILLER est libéré depuis hier et sans résistance. Décidément pas de chance. J'espère que tout le monde est sain et sauf. Je couche dans la chambre de Jean-Pierre. En chemise de nuit et dans des draps.

7 février

Après une excellente nuit levé à 9h. J'essaye avec Mr Stigler de dépanner sa voiture. Mais elle ne veut rien savoir. Je rentrerai en stop. Midi déjeuné avec Mr (?) et Maïdy. 14h30, départ direction route de COLMAR. Une voiture m'emmène jusqu'à GRAFFENSTADEN. De là une traction avant de la Croix Rouge jusqu'à ERSTEIN, un camion jusqu'à BENFELD, une Jeep jusqu'à SELESTAT et un pick-up jusqu'à OHNENHEIM. Rentré à 17h. Suis de garde au carrefour et chez les prisonniers.

8 février

Ecole de conduite. Instruction auto. De garde. Revue de paquetage samedi. Revue d'armes et revue auto samedi. De plus je suis proposé pour le peloton d'élève brigadier.

10 février

Présentation du peloton au Lieutenant BOULET. Revue sans incident. Rien à signaler.

11 février

Remise de fourragères aux jeunes recrues du 1^{er} R.A. par le Capitaine PARENT aux élèves brigadier. Cérémonie sympathique suivie d'un gueuleton. Après midi reconnaissance Sainte Marie avec le Cap.

12 février

Le peloton d'élève brigadier commence et doit se poursuivre pendant 6 semaines environ. Nous avons deux heures de cours le matin et trois l'après midi. On fait de tout.

17 février

1ère semaine de peloton terminée. Interrogation écrite l'après midi.

18 février

Le matin, préparant ma revue auto pour mercredi après-midi, le Capitaine vient me prier de l'accompagner en reconnaissance. Pendant la route on en vient à discuter de GUEBWILLER et des parents qui doivent y rentrer et même y être.

« Pourquoi ne m'avez-vous pas dit cela me dit-il, je vous aurai envoyé avec la Jeep ». « Il n'est pas trop tard mon capitaine, je n'ai que 45 km à faire ». « D'accord je vais vous y envoyer avec MERON ».

A 12h30 je suis prêt et attend jusqu'à 13h. Dommage, le temps n'est pas ce qu'il y a de plus beau. Je bous d'impatience et de joie.

A 13h notre *Jeep* s'élance dans cette plaine d'Alsace droit sur COLMAR que nous indique un poteau indicateur.

45...50...55 km montre le compteur de la Jeep. COLMAR se dessine à l'horizon. On franchit l'Ill sur un pont réparé puis c'est la ville de COLMAR, la place Rapp vide de sa statue, la gare et la route droite de GUEBWILLER. L'allure est toujours bonne et on fonce à toute vitesse.

Maintenant c'est une route ininterrompue de vues familières et connues. Le pont du chemin de fer, HATSTATT la ville des Juifs, les 3 châteaux d'EGUISHEIM, ROUFFACH et son asile. Puis c'est la colline de l'OBERLUIGER qui se profile à l'horizon. Le clocher d'ISSENHEIM et la traditionnelle Plachhut; GUEBWILLER se dessine déjà. J'aperçois le clocher de Notre-Dame.

Enfin voila l'usine à gaz, la gare et GUEBWILLER qui n'a pas changé.

Des drapeaux à toutes les fenêtres comme au 14 juillet et pire que ça. La mairie passe, l'église Saint Léger et enfin la maison de grand papa. Je rentre dans la cour et que vois-je? l'auto de papa. Ils sont donc là. Quelle chance et quelle veine. A ma grande surprise Guy est aussi là.

N'est ce pas merveilleux cette rencontre indépendante de notre volonté à GUEBWILLER !!...

Grand papa descend même à ma rencontre. Quel vieillard maintenant, on ne le reconnait plus. Enfin il me reconnait et m'embrasse de toute sa tendresse. Après ce grand revoir, toutes ces embrassades et ces suites, nous quittons Grand papa fatigué par toutes ces émotions et montons chez tante Tut.

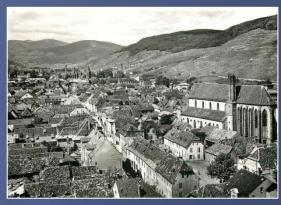
La montée à travers la cité restera un souvenir éternel de ma mémoire. Tous ces ouvriers sortent pour nous serrer la main et pour nous souhaiter ce retour tant attendu. On arrive chez tante Tut et c'est à nouveau des cris de joie et de nouvelles embrassades. Papa immédiatement déploie ses cartes et nous accable de questions nous priant de raconter avec tous les détails possibles nos campagnes. Cher papa !! il n'a pas perdu ses habitudes.

C'est ensuite le goûter, la promenade en ville et la soirée chez Grand papa qui nous offre un bon petit vin du pays. Nous montons souper chez tante Tut puis à 21h Guy MERON et moi, plus deux jeunes gens d'OHNENHEIM que nous ramenons chez eux, quittons GUEBWILLER dans l'espoir d'y revenir bientôt.

Nous reconduisons Guy à BALDENHEIM puis à minuit sommes de retour au cantonnement. Louant Dieu et le remerciant d'une telle joie, je m'endors pour reprendre le travail du peloton ».

François ENGELBACH





Guebwiller - Source : Delcampe.net



GUEBWILLER
Ci-dessus: Devant la maison familiale,
à droite, le père de François Engelbach
Ci-dessous: à gauche, François Engelbach
Fonds François Engelbach





LES TRACES DE LA GUERRE EN ALSACE

André NOUSCHI (Train)



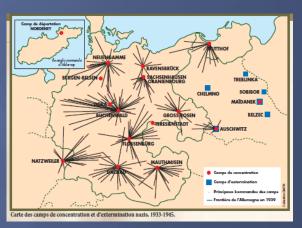
« Au cours de ce mois (janvier) pas de courrier, et une ration alimentaire réduite au minimum; c'est la règle, paraît-il. Après deux ou trois semaines de ce régime, une nuit, je suis pris de vomissements et de diarrhée qui me vident littéralement. Au matin, je demande à voir le médecin qui me demande d'aller aux toilettes pour qu'il voie de quoi je souffre. Je lui explique que je me suis vidé toute la nuit et que je n'ai plus rien à évacuer. Il fait semblant de ne pas comprendre et se demande si je ne suis pas un simulateur; or, des camarades m'ont vu courir de ma couche aux toilettes. L'ai-je convaincu? Je ne le pense pas. Mais que peut un 2ème classe dans une société militaire? Rien.

J'ai donc charrié des bidons, des jerricans, des fûts, des sacs, des ordures, pendant trente jours et je suis retourné conduire mon G.M.C. qu'il a fallu vérifier. Je l'ai donc retrouvé comme un vieux compagnon et j'ai repris mes missions.



Colonne de G.M.C. du Train à Maisonsgoutte Coll. Paul Chanoine

L'une d'elles me conduit un jour à STRUTHOF, pas très éloigné de notre village.



Carte des camps de concentration. A l'Ouest, celui de Natzweiler (Struthof)

Le portail est grand ouvert ; j'entre dans une cour et dans le coin au fond à droite, se trouve une pile de souliers de toutes tailles, j'avance et je vois, pas très loin, un tas de cheveux de couleurs multiples. Je commence à comprendre ce qui a pu se passer. A gauche de la cour, un immense bâtiment ; j'y entre...

C'est une sorte de grand hangar ; je suis seul. Je marche doucement et je vais de salle en salle ; dans l'une d'elles, une espèce de longue table carrelée de blanc, au-dessus de laquelle se trouve une sorte de rail avec des crochets de boucher ; sur les murs des traces de sang séché. Je sors du hangar, accablé et reprends mon camion pour aller ailleurs. La nuit suivant cette visite imprévue, je n'arrive pas à dormir ; mais je ne parlerai à personne de ce que j'avais découvert, sauf à mon étudiante revue plus tard à Paris en mai 45. J'ignorais alors ce que d'autres soldats découvriront quand ils entreront en Allemagne à partir de 1945.

Peu après ou peu avant, j'assiste sur la place d'un village alsacien à un spectacle qui me met mal à l'aise : une femme assise sur une chaise au milieu d'un cercle d'hommes et de femmes qui l'injurient ; un homme la tond en rigolant, et commence par le milieu où la tondeuse trace une grande tranchée du front à la nuque ; je n'attends pas la suite et je m'en vais.

Au cours des missions, je découvre l'Alsace que je connaissais par les livres d'Erckmann et Chatrian.

De nombreux villages de plaine, AMMERSCHWIHR par exemple, gardent des traces des récents combats : maisons aux murs détruits, toits effondrés, arbres abattus ou saccagés ; et parfois un écriteau, ACHTUNG! MINEN!

Nous passons de l'un à l'autre ; certains sont plus détruits que d'autres. Les plus indemnes sont ceux des coteaux et ont un cachet spécial, avec leurs portes médiévales, leurs maisons à colombages, les places avec leurs bassins aux fontaines, mais nous n'avons pas le temps de nous y attarder. Partout la guerre a frappé le pays sans distinguer les villes des villages. Nous passons à THANN, (mon père m'avait parlé de cette ville à propos de sa guerre) ; le régiment de mon frère s'y est battu durement (il a été légèrement blessé) ; la ville est très endommagée ; SELESTAT, COLMAR touchées également par les combats (mais sans doute moins que THANN).

Dans notre cantonnement alsacien, une rumeur court sur de Lattre qui a passé les troupes en revue à ROUFFACH, dans la nuit à la lueur des phares. Vrai ? Faux ? Sans doute vrai, car je l'ai entendue de divers côtés et ce n'est pas étonnant de la part de de Lattre. Ce défilé dans la nuit avait une gueule incroyable, diton ; je veux bien le croire. (...).

NOTRE VIE EN ALSACE



 ${\it Maisonsgoutte}$

Coll. Paul Chanoine (Train)

Notre vie en Alsace. C'était à MAISONSGOUTTE/ MEISAGOT dans la neige, le froid et aussi une grande gentillesse de mes hôtes alsaciens ; je ne sais comment j'ai laissé échapper (peut être à cause d'une lettre venue d'Alger ?) que le 10 décembre j'aurai 22 ans. En rentrant de mission, les parents et leur fille me souhaitent un bon anniversaire et m'offrent un kugelhof (kougelhopf) pour le repas du soir ; j'étais très ému et touché par leur geste. Je ne sais plus ce que je leur ai apporté pour les remercier.



Maisonsgoutte

Dans ce village, les filles nous ont initiés aux parties de luge qui descendait de plus en plus vite dans un concert de cris et de rires ; parmi elles, une belle fille rieuse, un peu potelée, n'était pas la dernière à glisser avec l'un ou l'autre de nous (je pense entre autres à DELOR, très beau et très séduisant qui la tenait par la taille - seulement- en descendant la pente enneigée).

Les paysans n'hésitaient pas à nous offrir de leur vin ; grâce à eux, j'ai appris faire la différence entre le *Riesling*, le *Traminer*, le *Gewurtz* et évidemment les schnaps que chacun d'eux distillait avec ses raisins ou les fruits de son verger. Je suivais évidemment les évènements et l'évolution de la guerre, aussi bien en Hollande qu'à l'Est de l'Europe. Je me suis réjoui, avec d'autres camarades de l'avance des armées soviétiques de la Pologne vers le cœur du Reich hitlérien ; plus elles avançaient, plus je me réjouissais.

Un clair matin de janvier ou de février, sur une des routes qui descendait des Vosges, je roulais en admirant le paysage ; l'air était doux et léger comme au début du printemps, les bourgeons commençaient de pointer ici et là, la lumière était belle, légèrement pâle ; une pensée a surgi en moi : ce serait trop bête de crever sans voir la fin de la guerre ; j'ai goûté alors intensément la saveur de la vie ; rien ne valait la vie ; c'était bien la plus belle chose que nous avions et elle valait la peine d'être vécue, me suis-je dit. Cela ne me quittera plus » .

André NOUSCHI



Au terme du récit de cette Campagne d'Alsace de la 1ère D.F.L., nous souhaitons rappeler et rendre hommage à tous les combattants de la 1ère Armée Française dans son ensemble.

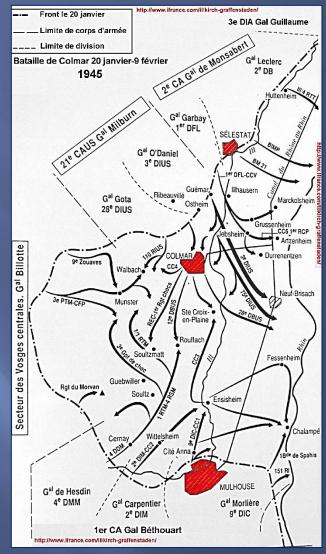
Voici, dans sa diversité, ses différentes composantes pour les Campagnes d'Italie et de France :

- 1^{er} Corps d'Armée : général Martin puis général BETHOUART : 2^{ème} DIM 9^{ème} DIC 4^{ème} DMM 1^{ère} DB –
- 2^{ème} Corps d'Armée : général de LARMINAT puis général de MONSABERT : 1^{ère} DFL – 3^{ème} DIA – 5^{ème} DB –
- Autres Divisions : Goums $2^{\text{ème}}$ DB $10^{\text{ème}}$ DI $14^{\text{ème}}$ DI $1^{\text{ère}}$ DI

Éléments non endivisionnés :

- 4 Groupements de Tabors Marocains (GTM) du général Guillaume;
- Bataillon de Choc, lieutenant colonel Gambiez
- Groupe de commandos d'Afrique (GCA), lieutenant colonel Bouvet;
- Groupe de commandos de France;
- 16 groupes d'artillerie;
- 6 régiments de tank destroyers ;
- 2 régiments blindés de reconnaissance;
- 4 régiments du génie et 3 régiments de pionniers ;
- 12 groupes d'artillerie antiaérienne ;
- compagnies de transmissions, transports, intendance, matériel, essence, santé...

Aumôniers militaires : un aumônier par Division – Leur rôle était primordial pour le moral des troupes et leur action auprès des blessés – Certains estimaient que leur place était en première ligne – Dans les unités de Spahis, Tabors ou Tirailleurs, le culte musulman était assuré par un « Ancien ».





« Depuis le 7 janvier, notre Division se bat sans arrêt ;

Combat d'infanterie dans la neige et l'eau glacée, rencontres de chars, mines, écrasements d'artillerie, angoisse du lendemain, rien des misères et des cruautés de la guerre ne nous a été épargné.

Nos perte sont lourdes, très lourdes, du moins sont-elles à la mesure des résultats obtenus : sauver Strasbourg, que d'autres voulaient abandonner, libérer l'Alsace, cette double mission dont nous avions revendiqué notre part, nous l'avons remplie, intégralement remplie.

Et nos camarades qui reposent dans la terre sacrée d'Alsace ont payé pour nous, le prix d'une des victoires les plus dures mais les plus complètes de cette guerre ».

Le 7 février 1945 Le Général GARBAY

23 Janvier – 1^{er} Février 1945 – La Bataille pour Colmar 1ère D.F.L. et 2^e D.B. à l'assaut de Marckolsheim





BIBLIOGRAPHIE

- Mais qui donc a pris le pont de Marckholsheim ? Par l'aspirant Maxime DURAND (R.F.M.) in : Bir Hakim l'Authion n°139 Janvier 1991
- A bras le cœur. Roger BARBEROT (R.F.M.)
- Le pont de Marckolsheim à l'abordage, par Constant COLMAY (R.F.M.) in : Revue de la France Libre N° 71 - Septembre -Octobre 1954
- Biographie de Constant COLMAY. Ordre de la Libération Lien
- Biographie de Maurice SARAZAC. Ordre de la Libération Lien
- L'opération sur Marckolsheim le 31 janvier 1945, par le général Yves GRAS (B.M.21) Lien
- Carnet de route de René MARTEL (B.M. 21). Texte inédit
- Fusiliers Marins de la France Libre avec l'Escadron Savary. Combats (1943-1945). Bertrand CHÂTEL. La pensée universelle,
- 1989

 La campagne d'Alsace du B.M. 5 in : Le Bélut 172, janvier-mars
- Exposition 2015 « Marckolsheim 1939-1945 » Lie
- Mémoires d'André NOUSCHI (101e C.A. du Train) Texte inédit.
- Le camp de concentration du Struthof Lien
- La 1^{ère} D.F.L. Les Français Libres au combat. Général Yves GRAS. Presses de la Cité, 1983

Blog Division Française Libre Lien Fondation BM 24- Obenheim Lien

CHEMINS DE MEMOIRE

Du 31 Janvier 2015 au 15 Février 2015 : Exposition - Images d'Histoire – Histoires de Guerre – Marckolsheim 1939 – 1945 organisée par l'Association Mémoires Locales Marckolsheim :

Plus de 800 photos, documents et objets, la plupart inédits et issus des collections des membres de l'association seront présentés, ainsi que de nombreux objets se rapportant à la seconde guerre mondiale, prêtés pour l'essentiel par le Musée de la Poche de Colmar à Turckheim. On pourra notamment y admirer des mannequins équipés, une Jeep avec sa remorque, ainsi qu'une moto side-car. Un diaporama de 3 heures sera projeté en permanence.

Ouvert le week-end de 10h à 18h et en semaine de 14h à 17h30.





